

## **Bruxelles : Goran Sekulovski a participé à un colloque plurireligieux sur le thème « Les religions face au mal »**

Organisé par l'Ecole des sciences philosophiques et religieuses des [Facultés universitaires Saint Louis](#) de Bruxelles en collaboration avec la Faculté de théologie de l'[Université catholique de Louvain](#) et le centre interdisciplinaire d'études des religions et de la laïcité de l'[Université libre de Bruxelles](#), ce colloque ayant pour thème : *Les religions face au mal* a réuni sept intervenants des différents traditions religieuses et spirituelles pour traiter la problématique du mal. M. Goran Sekulovski, assistant de patrologie à l'[Institut](#) Saint-Serge, était l'intervenant orthodoxe le 17 et le 24 novembre.

Quatre séances de travail ont été organisées les quatre lundis de novembre. Les trois premières ont été consacrées aux exposés des 6 religions : judaïsme, catholicisme, islam, protestantisme, bouddhisme et orthodoxie. La quatrième, à la position philosophique et à une table ronde avec l'ensemble des intervenants.

M. David Meyer, rabbin et directeur rabbinique de l'International Jewish Center de Bruxelles, a présenté la position juive. Pour lui, le mal n'est pas le mal, il est l'expression de la justice divine, comme dans une large partie de la tradition prophétique. Au lendemain de la Shoah et de la Seconde guerre mondiale, les théologies de la réduction du mal subi au mal commis tout comme celles du dédouanement de Dieu dans la perception du mal comme manque à être ou dans la théologie du *tsimtsung*, du retrait de Dieu de l'histoire (ces théologies) ont perdu leur crédit. Remettant en cause les images bibliques de Dieu, le problème du mal peut conduire jusqu'à la mise en cause de l'existence même du judaïsme ou à tout le moins à réinterroger la définition de la foi en son sein. Loin d'être le lieu de la réconciliation de l'inconciliable, elle n'est peut-être rien d'autre qu'une lutte entre l'idée d'un Dieu juste et miséricordieux - idée que le religieux juif veut préserver - et la réalité du mal qui dit le contraire.

Dans la théologie catholique, et dans le prolongement de Vatican II, le biais proposé par Yves Labbé, professeur à la Faculté de théologie catholique de l'université de Strasbourg, pour dépasser les théologies du mal perçu philosophiquement comme manque à être et de la réduction du mal subi au mal commis est de placer la souffrance avant le péché. C'est-à-dire de montrer combien la souffrance excède le mal tel que conçu dans la tradition théologique

majeure du passé et comment cet excès peut en appeler à un excès de Dieu. A l'homme souffrant manifestant contre Dieu, c'est un Dieu manifesté dans un homme souffrant que présente la parole de la croix.

La question du mal dans l'islam a été soulevée par Mme Geneviève Gobillot, professeur d'études arabes et islamiques à l'université de Lyon III. Son propos s'est limité à l'approche du mal dans le Coran. Le texte fondateur de l'islam montre que Dieu ne commet ni ne subit le mal. Le mal ne touche que l'homme et consiste essentiellement dans le fait de rater sa vocation, entendons de ne pas louer Dieu qui est unique et totalement transcendant. L'origine de ce mal est double. Il y a les démons qui, comme il est dit dans l'évangile apocryphe de Barthélémy, sont de feu, alors que l'homme est d'argile. Cette philosophie coranique fondamentale est aussi présente dans la seconde source moins imagée du mal : le penchant au mal dû à l'âme charnelle et égoïste qui habite l'homme. Par delà les sources du mal, le Coran parle aussi du plus grand mal : se référer à des écritures erronées. Autrement dit, le plus grand mal est l'altération ou la déformation des écritures antérieures au Coran. Cette thèse oblige à dire, pour Mme Gobillot, qu'initialement, le Coran devait être lu par des gens qui connaissaient bien non seulement la Torah, les Evangiles, les textes apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais toute la littérature des milieux judéo-chrétiens, telles les *Homélie pseudo Clémentines* dont on retrouve des réminiscences dans le Coran.

Pour Jean-Marie de Bourqueney, pasteur à l'Eglise protestante de Bruxelles-Musée, Dieu n'est pas épargné par le mal. L'image de Dieu face au mal subi et commis n'est pas celle d'un Dieu tout puissant, tel que souvent proclamé, mais d'un « Dieu puissamment faible » ; d'un Dieu d'une puissance qui n'est pas impuissance, mais proposition de sens face aux événements, proposition que l'être humain peut choisir pour trouver un chemin à partir du chaos que représente le mal. En soi, cette proposition doit permettre de penser Dieu face à la problématique du mal sous la catégorie de la finalité, comme le suggère la *Process Theology* et non sous la catégorie de la causalité. Mais il n'est pas sûr que cette subtile distinction ne soit pas une manière de contourner le problème de la coexistence de Dieu et du mal déjà dénoncée dans les théologies traditionnelles.

Pour Fabrice Midal, professeur à l'université Paris VIII et à l'Université bouddhiste européenne, le problème central du bouddhisme n'est pas celui de l'origine du mal, qu'il soit commis ou subi. Le mal est toujours déjà là. Selon l'adage connu, « tout est souffrance ». Le problème est d'en sortir. La délivrance est la connaissance, la perception patiente ou sans concession de ce qui fait que dans notre être cela ne tourne pas rond ou grince sans cesse. D'où la désignation

proposée par Midal du bouddhisme comme étant plus une phénoménologie qu'une religion, un repérage de tout ce qui nous enferme, nous empêche d'assumer notre vraie nature qui est ouverture, nudité première et profonde. Mais on peut se demander si ce repérage de ce qui nous coince nous arrache vraiment à la question de l'origine, s'il nous place vraiment devant une pensée renonçant à la question du pourquoi ? Tel que présenté dans la tradition de Chögyal Trungpa, le bouddhisme nous arrache à toute pensée de la rétribution, qu'elle se présente sous la forme du châtement ou de la récompense.

[Goran Sekulovski](#), assistant de patrologie à l'Institut Saint-Serge, a montré que pour les Pères de l'Eglise il ne s'agit pas de spéculer sur le mal, qui est la privation du bien, mais de combattre le Malin. La seule origine repérable du mal est le Malin, c'est-à-dire, la perversion de la liberté qui dans sa condamnation trouve sa propre transcendance. Il y a moins pour les orthodoxes un problème du mal qu'une présence, une expérience du Malin. Comme Job toujours il s'agit de se révolter contre l'excès du mal subi, contre la souffrance, de renoncer à l'expliquer, de s'enquérir de son origine. Pour tuer le mal, tuer sa possibilité, il faudrait libérer l'homme du fardeau de la liberté, comme dit le grand inquisiteur dans Dostoïevski. Mais constituant l'image de Dieu, la liberté revêt un caractère absolu. La théologie n'a pas à innocenter Dieu face au mal. Seule une théologie des personnes, c'est-à-dire de la liberté et du dialogue, nous permet de pressentir le paradoxe du mal. En rapport avec cela, le but principal est d'arracher l'homme à l'enfer qu'il se crée, au Malin, à son emprisonnement dans l'immanence, et de lui annoncer un monde où la compassion inonde tout à l'image de Dieu dont aucun péché ne peut épuiser l'amour.

Le philosophe Jérôme Porée, professeur à l'université de Rennes, dans la lignée de Paul Ricoeur, nous invite à une phénoménologie de la souffrance comme accès à la forme universelle de l'existence, à l'inconditionnalité de l'impératif catégorique et au désir de justice excluant, par définition, toute volonté de domination. Le phénomène du mal est injustifiable et il doit être pensé par delà les questions de l'origine et du pourquoi que saturent les récits mythiques. Ces questions nous tirent vers l'arrière, alors que face au mal il s'agit d'aller de l'avant.

Le colloque s'est achevé avec une table ronde où tous les intervenants ont pu échanger, discuter ou « ferrailer » sur une question ardue qui est toujours d'actualité.